

A propos de « Balzac et le jeu des Mots » de François Bilodeau

André Belleau

Volume 13, Number 4-5 (76-77), 1971

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/30691ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Belleau, A. (1971). A propos de « Balzac et le jeu des Mots » de François Bilodeau. *Liberté*, 13(4-5), 148–149.

A propos de "Balzac et le jeu des Mots," de François Bilodeau

Je souhaite qu'on lise « Balzac et le jeu des mots »⁽¹⁾ de François Bilodeau. Ce livre, qui parle de « la Peau de Chagrin » avec modestie, sans morceaux de bravoure, sans généralisations trop séduisantes, est à la fin plus attachant (et convaincant) que bien des études du même genre. Nous avons une analyse thématique qui ne reste pas suspendue en des configurations arbitraires mais qui, au contraire, vise une problématique particulière de l'acte d'écrire. C'est Balzac au seuil de la Comédie humaine, se débattant, pour ainsi dire, dans la pressante nécessité de donner forme au temps et au destin. Mais François Bilodeau n'est pas qu'un spectateur lointain de cette entreprise. Tout en la posant nettement devant nous par l'étude de la genèse et des sources, il la fait sienne et ainsi la reprend avec sa propre sensibilité et ses fantasmes dans le commettant qu'il fait du texte (le miroir, le regard, etc.). Attitude de critique, non de technicien. Le critique est celui qui fait l'expérience de l'écriture dans l'espace et d'une autre écriture. Ceci nous vaut une analyse extrêmement fine de « l'Enfant Maudit ».

Lorsque François Bilodeau écrit : « Une oeuvre n'a rien à dire » (p. VII) ou « l'oeuvre explique plus la vie que la vie ne le fait pour l'oeuvre » (p. 60), il affirme très exactement la même chose que plusieurs critiques actuels (et contestés comme on sait). Parce qu'il a un tempérament d'écrivain, on

(1) Presses de l'Université de Montréal.

sent qu'il s'agit non pas de vues abstraites mais de convictions découlant de son expérience de la littérature. Cette expérience ne nie rien. Elle est.

Le critique, comme tout écrivain, a davantage la passion d'intégrer que le souci d'exclure. Ceci requiert une certaine distance, que peut donner le genre d'expérience dont je viens de parler, mais il y a d'autres façons d'y venir. L'école suisse ne s'est pas crue obligée de prendre partie dans la querelle française de la nouvelle critique. Ce n'était pas tout à fait son problème. Outre son apport considérable, elle jouit d'une familiarité de longue date avec la critique allemande. Ici, on a pu voir des petits Picard chercher de petits Barthes et de petits Barthes trouver de petits Picard. En fait, ni les uns ni les autres n'étaient Picard ou Barthes. Ils ne savaient pas qui ils étaient. Cela s'appelle être colonisé. Les indigènes, avait-on coutume de dire, vivent dans l'immédiat.

C'est par la distance intérieure, cette possibilité de disposer de soi-même dans le monde des signes, que sont rendues possible des recherches comme celle de François Bilodeau.

ANDRÉ BELLEAU